

ELI ANDERSON

# Oscar Pill

CÉRÉBRA L'ULTIME VOYAGE



Versilio

ELI ANDERSON

# Oscar Pill

CÉRÉBRA L'ULTIME VOYAGE

ALBIN MICHEL

Pour tout savoir sur l'actualité d'Oscar Pill  
et contacter l'auteur, rendez-vous sur  
[www.elianderson.info](http://www.elianderson.info) ou Facebook.

Première partie  
SOUS LE JOUÏ



# 1

Les sirènes se mirent à hurler.

Sally se crispa et refusa de lever les yeux de son travail.

Oublier, voilà ce qu'il fallait faire. Oublier les sirènes. Oublier la milice pathologus qui circulait en permanence, vous surveillait, débarquait dans les maisons, terrorisait les gens. Tout le monde avait déjà vécu cette expérience au moins une fois, chez un voisin, ou – pire – chez soi. C'était une intrusion forcée, des portes enfoncées, puis l'immeuble entier résonnait de supplications suivies de cris de douleur et de détresse, enfin des bottes claquaient à nouveau dans la cage d'escalier et c'était fini. Les gémissements étouffés s'éteignaient comme la nuit qui tombe lentement, tandis que tous les voisins retenaient leur souffle et tentaient d'ignorer la souffrance des victimes. Un silence de mort envahissait alors les appartements et les âmes. Puis, un autre jour, jamais lointain, tout recommençait dans le même immeuble ou un immeuble proche. Et lorsque l'on croisait le regard vide et les mines défaits de la famille mar-

tyrisée, on baissait les yeux et on passait son chemin, impuissant, sans un mot de réconfort. Quel réconfort ?

– Sally, tu n’as pas entendu ? Viens.

Sally se redressa.

– Cette fois j’y vais pas.

– Ne sois pas stupide et dépêche-toi.

– Pourquoi ? demanda la jeune fille. Pourquoi t’y vas, toi ? Et maman ? De quoi vous avez peur, hein ? De mourir ? Moi, je préfère encore crever plutôt que continuer comme ça !

Elle avait crié sans s’en rendre compte. Elle regretta immédiatement son agressivité. Son père poussa un soupir.

– J’ai peur qu’on vienne m’arracher ma fille et qu’on l’emmène loin de moi, au Mont-Noir ou dans un autre endroit au bout du monde d’où elle ne sortira jamais. Voilà de quoi j’ai peur. Maintenant, viens.

Mr Bunker sortit de la chambre froide, voûté, sans attendre de réponse. Sally jeta son couteau sur la planche, essuya ses mains sur son tablier taché de sang, s’en débarrassa et suivit son père. Elle s’enveloppa dans un manteau arraché à la patère et s’arrêta sur le seuil de la boucherie.

Dehors, les habitants du quartier de Golden Crown marchaient d’un même pas automatique sur les trottoirs et la chaussée, bientôt rejoints par ceux de Babylon Heights, et convergeaient vers le même lieu. *Des moutons*, songea Sally. *Voilà ce qu’ils sont, tous. Des moutons obéissants, terrifiés. Et je suis comme eux.* Elle porta la

main à son cou et caressa son médaillon de naissance. Depuis longtemps, elle ne sentait plus cette chaleur, cette énergie au contact du précieux bijou. Elle ferma les yeux et tenta d'imaginer le visage d'Ayden. Ces derniers temps, il lui était plus difficile de distinguer ses traits. *Tu dois avoir honte de nous, de moi, de notre résignation. C'est peut-être pour ça que je ne sens plus ta présence contre moi.* Elle claqua la porte, furieuse et impuissante.

Elle se mit à marcher, en retrait par rapport à ses parents. Elle regarda autour d'elle : elle était cernée d'adultes, de personnes âgées, d'enfants. Les plus jeunes pleuraient, les parents les tiraient derrière eux, sourds à leurs refus et à leurs larmes. Les personnes âgées avançaient, mues par ce qui ressemblait à leur dernière énergie. Une marche funèbre. Les visages étaient gris, les regards vides, les corps transparents. Sally reconnut le grand jeune homme devant elle – un des rares habitants de Pleasantville à avoir conservé une silhouette puissante et sa vitalité depuis que le Prince Noir avait soumis le monde à son pouvoir. Elle aussi faisait partie de ceux que les maladies incurables déclenchées par les Pathologus avaient épargnés, même si elle avait maigri et perdu de sa force. Barth se retourna et lui fit un signe, comme le garçon au visage émacié qui marchait à son côté. Sally accéléra le pas pour les rejoindre.

– Comment tu te sens ? demanda-t-elle à Jeremy.

L'aîné des O'Maley avançait d'un pas mal assuré. Plus petit que son cadet, il était plus maigre que jamais,

fantomatique. Il lâcha le bras de son frère et se redressa tant bien que mal.

– Bien, dit-il avec empressement. Très bien. Ils n’ont pas réussi à se débarrasser de moi. Il faudra qu’ils reviennent faire un tour dans mon corps s’ils veulent vraiment m’anéantir.

Sally tenta de sourire.

– Ces salauds n’auront plus personne. Il ne faut plus se laisser faire.

Horriifiés, les gens réagirent comme si elle s’était rendue coupable d’un crime de lèse-majesté. Les regards effrayés fouillèrent la foule à la recherche d’un Pathologiste qui aurait pu l’entendre, et s’écartèrent d’elle.

– C’est bien, renchérit Jeremy, avec ce genre de phrases suicidaires, on a tout de suite plus de place.

Sally chercha la lumière à travers les nuages qui s’accumulaient au-dessus de leurs têtes d’un bout à l’autre de l’année. Une fois par jour, depuis presque deux ans, une pluie diluvienne s’abattait sur la ville, ruisselait des toits et dévalait les rues comme des torrents, charriant tout ce qui tentait de pousser dans ce qui avait été des « espaces verts ». Une cité morte, sinistre et grise comme les visages : voilà ce qu’était devenue la jolie ville de Pleasantville.

Deux ans. Deux ans qui semblaient plus longs qu’un siècle sous le joug du Prince Noir. Laszlo Skarsdale avait fait plier les Grands de la planète. Deux ans de cruauté, de crimes, de carnages. Les épidémies s’étaient succédé pour décimer les populations récalcitrantes. Le



monde était moribond, exsangue, et seuls ceux qui s'étaient prosternés avaient survécu. Sally tenta en vain de retrouver des images du passé, avant l'avènement du tyran. Elle se forçait à répéter le même exercice tous les jours ; mais, chaque fois, c'était plus difficile, plus flou, plus lointain. L'éloignement du souvenir était aussi douloureux que ce qu'elle vivait au quotidien.

– Qui on juge, aujourd'hui ? demanda-t-elle.

– On *juge* ? s'esclaffa Jeremy. Pour parler de jugement, il faudrait une justice, un tribunal, des avocats... Qui on *condamne*, tu veux dire...

Une fois de plus, les gens se retournèrent avec un air désapprobateur. Barth donna un léger coup de coude à son frère.

– Arrête, on va finir à l'OLP.

Jeremy se résigna. Leur récente expérience d'une nuit de garde à vue à l'Organisation locale du pouvoir était plus efficace que tous les arguments. Une nuit de terreur et de maltraitance pour avoir proposé à la vente de vieux stéthoscopes au Bazar. Leurs parents avaient tout tenté pour les en arracher et leur épargner les interrogatoires musclés et les épreuves physiques ; en vain. Au petit matin, Jeremy et Barth étaient ressortis hagards et à bout de forces, le premier dans les bras du second. Jeremy avait subi l'intrusion d'un virus mutant qui avait provoqué une hépatite fulgurante ; Barth, lui, s'en était tiré avec une « simple » anémie par destruction d'une partie de ses Globull.

Ils cheminèrent à travers les rues comme des mortsvivants. Les volets étaient fermés, les arbres nus dressaient leurs branches noueuses vers le ciel sombre. Longtemps, Sally s'était demandé ce qui avait changé dans la ville, au-delà de l'insoutenable tyrannie des Pathologus. Et un jour, alors qu'elle traversait un square transformé en marécage boueux, elle avait compris : les oiseaux avaient disparu. Il n'y avait plus le moindre pépiement, le moindre battement d'ailes dans toute la ville.

– Iris ? demanda simplement Jeremy.

– Aucune nouvelle depuis la semaine dernière, répondit Sally. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

– Non, la rassura-t-il. Les Pathologus ne sont pas assez fous pour prendre le risque de l'enfermer avec eux.

Ils débouchèrent sur une immense esplanade. De l'ancien parc qui séparait Babylon Heights de Golden Crown, il ne restait que cette gigantesque dalle de béton centrée par une estrade rouge à la place de l'ancien kiosque à musique. Les gens s'amassèrent docilement tout autour, en respectant des sections triangulaires tracées à la peinture rouge sur le béton. Le vent glacé soufflait par rafales et faisait ployer la population comme les herbes cendreuse d'un champ brûlé. À la périphérie de la place, des écrans géants s'élevèrent du sol pour que les plus éloignés puissent assister au spectacle. Des hommes en noir et au col rouge sinuèrent

entre les sections, dévisageant la foule avec attention. Chacun s'employa à fuir leurs regards.

Les sirènes se turent enfin. Sally regarda autour d'elle, comme chaque fois qu'elle finissait ainsi, immobile parmi les siens sur la place du Verdict. Le silence qui suivait la fin des sirènes était tellement profond, tellement parfait qu'il lui semblait toujours que tous avaient cessé de respirer. C'était presque vrai : en cet instant, on aurait préféré cesser de vivre.

Des silhouettes sombres et familières apparurent sur l'estrade : deux femmes – une brune aux allures de gitane et une blonde rigide – et un homme massif. Suivirent trois autres individus. Le premier portait une cagoule de bourreau. Les deux autres, têtes basses, étaient vêtus d'une blouse blanche maculée de rouge. Leur pas déjà hésitant se fit chancelant. Le bourreau les retint par le bras. L'un paraissait très amoindri, l'autre se redressa. Sally tourna la tête vers l'écran le plus proche et découvrit le visage du second homme en gros plan. Elle distingua une lueur dans ses yeux : celle de la fierté, du courage. Et du refus. Elle se sentit en communion avec lui et se redressa, elle aussi. Mus par une sorte d'énergie communicative, Barth et Jeremy l'imitèrent. Tous trois fixèrent cet homme, comme si leurs regards avaient le pouvoir de le soutenir. L'image s'effaça brutalement et afficha longuement le visage défait et abattu de l'autre prisonnier.

Une voix grave et posée s'éleva de haut-parleurs invisibles, emplît l'espace et ricocha sur les immeubles

lointains pour revenir comme un boomerang, telles mille voix identiques et glaçantes.

*Non, ne fais pas comme eux, se dit Sally, résiste.*

Pourtant, comme tout le monde, et comme chaque fois, elle, Jeremy et Barth levèrent la tête et regardèrent de toutes parts, incapables de lutter contre l'envie de savoir d'où venait la voix d'origine et de découvrir son visage. Incapables de ne pas répondre à l'appel qu'ils abhorraient. L'écho les gifla.

*– Vous êtes ici à la gloire de votre maître.*



## 2

La foule posa un genou à terre comme un seul homme.

– *Relevez-vous*, ordonna la voix.

Sally se redressa sans quitter des yeux le second accusé – ou le second condamné, comme le présentait Jeremy. Les mots du Prince Noir retentirent plus fort encore.

– *Vous connaissez tous la Loi, celle que j'ai érigée en principe et qui a mis un peu d'ordre dans votre vie. Et vous connaissez ce qu'il en coûte de s'y opposer. Pour chaque faute commise, c'est une population entière qui paie. Vous devez apprendre le sens de la responsabilité collective.*

Sally retint une envie de rire. Rire pour ne pas hurler. Depuis quelque temps, c'était la réaction nerveuse qui la dominait lorsque la télévision, la radio ou les sirènes lui imposaient les discours illuminés du Prince Noir. *La Loi qui a mis un peu d'ordre dans votre vie.* Par moment, Laszlo Skarsdale possédait incontestablement une forme d'humour. Au moins, cette Loi imposée par la force avait-elle mis un peu d'ordre dans son cerveau

perturbé, apaisé les rancœurs accumulées depuis l'enfance et satisfait son besoin de pouvoir et de vengeance. Car comme tous les Médecins, Sally avait appris le passé terrible qui liait le Prince Noir et Winston Brave – jusqu'à la marque infligée sur sa tempe. Un M indélébile et douloureux qui lui rappellerait pour toujours ses origines, avant que la revanche et la haine ne le happent.

– *Ces hommes ont violé la Loi. Ils l'ont fait sciemment, et de ce fait vous ont mis en danger. J'aurais pu accepter qu'ils cherchent à me tromper en exerçant illégalement leurs pratiques...*

– Ça s'appelle la médecine, murmura Jeremy entre ses dents. Ils ont juste essayé de faire ce à quoi ils ont consacré leur vie : soigner et guérir leurs prochains.

– *... Mais bafouer les règles de vie collective et vous mettre en danger, je ne l'accepte pas et je ne l'accepterai jamais.*

Le message était clair : ces deux médecins allaient payer, mais la menace valait pour tous. Une punition exemplaire. Le silence s'installa à nouveau, pesant de tout son poids sur les épaules des deux condamnés. Personne – pas même eux – n'avait le moindre espoir de les voir graciés.

La femme brune écarta brutalement le bourreau et s'approcha du premier médecin. Elle le toisa avec délectation comme un fauve contemple sa proie.

Barth se crispa. La vision de cette femme venait de raviver la douleur électrique dans le haut de son dos, une douleur qui l'étreignait parfois et le quittait aussitôt

sans prévenir. D'un geste mécanique, il passa la main sur sa cicatrice en forme de P, en bas de la nuque, puis sur celle, apaisante, du M dessiné sur son torse. Les deux marques semblaient s'affronter à travers son corps – fragile équilibre entre le bien et le mal.

– Vas-y, Lavinia Ciguë. Fais-toi plaisir, cracha-t-il d'une voix presque inaudible, le regard noir. Un jour, tu paieras pour tes crimes. Ce jour-là, je serai là.

Lavinia se retourna, comme si les mots avaient traversé l'esplanade pour parvenir à ses oreilles. Elle scruta la foule, fixa un instant le visage d'un jeune homme plus grand que les autres, plissa les yeux, puis renonça à fouiller dans sa mémoire et se concentra sur sa victime. Elle fit un pas vers le médecin. Le malheureux eut un mouvement de recul et tomba à genoux, mains jointes, implorant son salut sans qu'un mot puisse sortir de sa gorge. L'autre médecin l'empoigna sans ménagement et l'obligea à se ressaisir.

– Ne leur offre pas ça, dit-il, toisant leur tortionnaire avec mépris.

Le premier redressa alors sa tête tremblante et tenta d'affronter Lavinia. Elle ricana, plongea dans son regard effrayé et disparut de l'estrade au milieu d'un éblouissement pourpre. Le médecin baissa les yeux sur son propre corps, livide : ce démon venait de l'envahir, au sens littéral du terme. Il était paralysé par la peur et par l'insoutenable attente du pire. Ses traits se contractèrent, et ses mains saisirent sa tête. Ses phalanges se replièrent comme les pattes d'une araignée qui agonise

et ses ongles s'enfoncèrent dans son crâne. Ses yeux se mirent à rouler dans tous les sens, il ouvrit la bouche démesurément et un hurlement trop longtemps retenu s'échappa, glaçant la foule tétanisée. Le médecin s'écroula sur le sol comme si ses os avaient fondu et fut pris de convulsions sur l'estrade. Il avait cessé de crier. Seuls ses traits déformés, en gros plan sur tous les écrans, son souffle coupé et les veines gonflées de son cou trahissaient sa souffrance. D'ultimes spasmes agitèrent son corps martyrisé de l'intérieur, puis tout cessa. Il gisait comme un pantin désarticulé, la tête exagérément penchée vers l'arrière, les yeux vitreux.

Des cris étouffés montèrent de la foule, vite réprimés par les Pathologus en faction. L'un d'eux se précipita dans une des sections, fendit brutalement la masse humaine pétrifiée et bouscula un homme qui venait de prendre son enfant dans les bras pour enfouir le visage du petit dans son cou.

– Il doit regarder, récita le Pathologus.

– Laissez-le tranquille, répondit le père en serrant son fils contre lui un peu plus fort. Même pour nous, c'est insupportable.

Le Pathologus saisit l'enfant par les cheveux et l'obligea à relever la tête vers un écran.

– Ouvre les yeux, ordonna le Pathologus.

Le père le repoussa brutalement et la mère s'interposa.

– Il n'a même pas sept ans ! cria-t-elle. Il n'a pas besoin de voir ces horreurs.



Le Pathologus la frappa au visage de sa main gantée. La femme hurla de douleur et porta la main à sa joue ensanglantée. Lorsqu'elle la retira, un P entaillait profondément la peau. Le Pathologus ne laissa pas le temps au père de réagir : il braqua sur la tête du petit la lettre maléfique brodée sur son gant.

– Qu'il ouvre les yeux. *Maintenant.*

La mère se jeta sur lui en hurlant.

– Sois maudit ! Toi, ton Prince et tous les tiens !

Le Pathologus la repoussa violemment. Un flux rouge échappé de son gant enveloppa la femme qui s'effondra sur le béton. L'homme tomba à genoux devant le corps inanimé, sans lâcher son enfant. La foule répondit aux hurlements par d'autres cris, plus confus et stridents. Elle recula, poussa, bouscula, et bientôt l'élan se propagea à l'ensemble de la section. Comme sous l'effet d'une onde de choc, la foule entière se mit à se mouvoir et l'estrade elle-même vacilla. Lavinia et sa sœur se cramponnèrent aux rambardes et Cal Van Asche, le bras armé du Prince Noir, chef militaire impitoyable et brutal, hurla des ordres à ses hommes.

– Maîtrisez-les !

Les Pathologus sortirent leurs armes, et les corps se mirent à tomber au milieu des hurlements. La panique ne fit qu'accentuer la débâcle et la puissance du mouvement de masse. L'estrade pencha dangereusement, puis céda dans un grondement avant de se retourner sur les plus proches, tandis que d'autres tentaient d'échapper à une mort certaine sous les coups des

Pathologus ou le piétinement de la foule hystérique. Lavinia et Evguenia ne tardèrent pas à se frayer un chemin hors de ces meutes incontrôlables. Van Asche était sur l'estrade éventrée, fouillait parmi les débris et les corps et aboyait des consignes. En quelques enjambées, il les rejoignit.

– Le second médecin ! Où est-il ?

Le visage de Lavinia se durcit. Dieu merci, leur maître n'était pas présent, la voix n'était qu'un enregistrement. Elle envisagea cependant de devoir annoncer à son amant qu'un des deux condamnés avait profité de la débâcle pour disparaître. Elle en frémit. Elle scruta la foule qui courait en tous sens. Une pluie fine et froide s'était mise à tomber. Bientôt, elle serait torrentielle et compromettrait toute recherche.

– Combien de complices potentiels se cachent parmi eux pour couvrir sa fuite ? murmura-t-elle, furieuse.

Van Asche ne l'épargna pas.

– Il suffirait pourtant que la population soit tenue d'une vraie main de fer, et qu'on lui fasse suffisamment peur, pour éviter ce genre de désagrément.

Lavinia ignore la pique. Evguenia et elle étaient effectivement les « ministres de l'intérieur » du pouvoir instauré par le Prince Noir. Et si faire régner la terreur était une mission, elles s'en acquittaient parfaitement.

Van Asche se tourna vers ses hommes.

– Bloquez toutes les issues de la place. Et retrouvez le fuyard !

Le chef du groupe répéta les ordres dans le micro intégré à son casque et les Pathologus s'éparpillèrent. Van Asche rameuta d'autres soldats.

– Inutile, l'arrêta Lavinia. Il est certainement déjà loin... mais pas assez pour nous échapper.

– Tuons-en un autre, suggéra froidement Evguenia. On a des centaines d'anciens médecins sous la main.

– Non, intervint Van Asche. Celui-ci sera exemplaire. On ne peut pas perdre la face devant tous ces abrutis. Retrouvez-le.

– La population n'osera pas le cacher, réfléchit Lavinia à haute voix. Sauf...

– Sauf ?

– Sauf les Médecus. Repentis ou pas.

– J'ai déjà suggéré au Prince Noir de les supprimer. Tous, jusqu'au dernier. Ils ne se plieront jamais à ses ordres – jamais complètement.

– S'il ne l'a pas décidé, trancha Lavinia, c'est qu'il a de bonnes raisons.

– Alors qu'est-ce que tu suggères, toi qui le connais si bien ? rétorqua Van Asche.

– Se servir du seul homme susceptible de faire plier les Médecus, répondit la jeune femme avec un sourire méprisant pour Van Asche.

Evguenia mit un terme à l'affrontement qui s'annonçait.

– Je sais où il est. Rentre, dit-elle à sa sœur en gardant l'œil sur Van Asche. Je me charge de le prévenir.



### 3

Les gonds cédèrent, la porte vola à travers la pièce et retomba aux pieds d'Alistair. Anna-Maria Lumpini, enveloppée dans un kimono couleur chair, bondit dans son fauteuil.

– Vous n'avez jamais entendu parler d'une sonnette ? demanda Alistair.

Fletcher Worm entra dans l'appartement, suivi de plusieurs hommes en civil.

– Vous débordez d'humour, ce n'est pas nouveau, répondit-il, mais l'heure n'est plus à la plaisanterie.

– Je m'en rends compte. Ma porte aussi.

– Worm, vous étiez pervers, vous virez au barbare, dit la comtesse.

Worm s'attarda quelques instants sur l'étrange maquillage blafard et la bouche en cerise.

– Comtesse, vous étiez arrogante, vous l'êtes toujours, et vous virez à l'insolence. Vous oubliez de mentionner ma patience à votre égard ; elle a des limites que vous êtes tout près de franchir. Dois-je vous rappeler que vous me devez obéissance ?

La comtesse partit d'un éclat de rire tonitruant.

– Vous obéir ? Mais combien de fois devrai-je vous rappeler, moi, que...

Son rire mourut dans le silence de la pièce. Worm brandissait son pendentif à quelques centimètres de son visage et la fixait intensément. Le M prenait d'étranges reflets rouges, selon l'angle avec lequel la lumière le frappait.

– Taisez-vous ! siffla Worm. Vous avez beau vous réfugier dans cet accoutrement ridicule pour ranimer le passé, vous êtes pitoyable. Votre pendentif ne peut plus rien, aujourd'hui, alors que le mien peut tout – vous ne l'avez toujours pas compris ? Votre *vie* dépend de moi. Chaque jour. Chaque seconde.

Mrs Lumpini se leva de son fauteuil sans quitter Worm du regard. Le visage moqueur avait laissé la place à celui, redoutable, de la guerrière qu'elle était restée.

– Vous avez raison : mon pendentif n'a plus le pouvoir qu'il avait – et pour cause, vous le contrôlez en maîtrisant les Piliers. Mais une chose n'a pas changé, Fletcher : jamais, vous m'entendez ? jamais vous n'aurez d'autre pouvoir sur moi que celui de me tuer. Et croyez-moi : même affaiblie, je ne me laisserai pas faire.

– Ne me tentez pas, Anna-Maria. Quant à vous, dit-il en se tournant vers Alistair, vous allez me dire où se cache ce médecin.

– Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Le visage de Worm afficha de nouveau un petit sourire de façade qui augurait du pire. Il s'approcha d'une console et s'empara d'un objet en jade. Alistair, soucieux, observa ses gestes mais se garda bien d'intervenir.

– Je vais reformuler ma question, reprit Worm. Où cachez-vous cet individu ?

– Je vais répéter ma réponse : je ne sais ni à quoi ni à qui vous faites allusion.

Worm planta son regard gris dans celui d'Alistair.

– Vous êtes intelligent... même brillant. Vous l'avez prouvé à maintes reprises par le passé et vous n'avez pas été membre du Conseil suprême des Médecins pour rien. Alors, je m'interroge, voyez-vous ? Je me dis...

La fiole en jade manqua de lui échapper des mains, il la rattrapa de justesse. Alistair n'avait pas pu s'empêcher d'esquisser un mouvement. Worm reprit son jeu.

– Il me semble avoir déjà vu ce bibelot quelque part... À Cumides Circle, peut-être ? *Cumides Circle*, répéta Worm, vestige du passé, vague souvenir. Cette fiole pourrait avoir sa place dans un musée, non ?

Il caressa la surface parfaitement lisse du flacon qui grésilla étrangement – le temps d'un éclat émeraude. Il le reposa.

– Que vous disais-je, déjà ? Oui, cette question que je me pose souvent : pourquoi me considérez-vous comme votre ennemi alors que je me bats chaque jour pour la survie de l'Ordre ?

Mrs Lumpini répliqua aussi sec.

– Faut-il vraiment perdre du temps à vous expliquer ce que nous éprouvons pour un félon passé du côté de l'ennemi ? Je me pose aussi une question, Fletcher : pourquoi ne laissez-vous pas Skarsdale nous éliminer ? Pourquoi déployez-vous tant d'efforts pour notre survie, alors que vous nous méprisez tant, nous qui vous le rendons bien ?

– Anna-Maria, calmez-vous, tempéra Alistair.

Worm le dévisagea, surpris.

– *Vous*, qui appelez au calme et à la mesure ? Vous mûrissez enfin, McCooley, dit-il sans y croire.

– C'est ça, j'ai mûri. Mais la comtesse a raison. Vous avez assez perdu de temps ici. Vous n'y trouverez rien ni personne qui puisse vous intéresser.

Sur un signe de Worm, ses hommes se dispersèrent dans l'appartement. Un vacarme effrayant retentit : les meubles furent renversés, les placards vidés, le contenu jeté au sol, la vaisselle brisée, les portes claquées. Alistair resta de marbre, tandis que Mrs Lumpini griffait rageusement les accoudoirs de son fauteuil. Puis le silence. Les hommes de Worm refirent leur apparition dans le séjour. L'un d'eux s'avança.

– Monsieur...

Worm le suivit, Alistair en fit de même en suggérant silencieusement à la comtesse de ne pas bouger. Cette dernière obtempéra.

Dans la chambre, Worm se planta devant l'armoire sauvagement vidée.

– Le fond sonne creux, annonça son acolyte.

Worm se tourna vers Alistair.

– Ouvrez ce double-fond.

– Il n’a pas servi depuis presque deux ans, précisa Alistair. Depuis que je n’ai plus rien à cacher.

– J’espère pour vous que c’est toujours le cas. Ouvrez-le, ou mes hommes vont s’en charger.

Alistair pâlit imperceptiblement et effleura un cintre avec son pendentif. Le fond de l’armoire pivota sur son axe. Dans l’ombre d’un renforcement apparut une silhouette recroquevillée. Worm secoua le bras de l’individu avec le bout de sa canne.

– Sortez.

La silhouette émergea en pleine lumière.

– Fletcher ! Quelle joie...

Les traits de Worm se contractèrent en reconnaissant la femme qui lui souriait comme si de rien n’était.

– Quel étrange endroit pour se retrouver, murmura-t-il entre ses dents.

– Figurez-vous que je faisais le ménage chez Alistair, répondit Maureen Joubert, quand des hommes ont surgi dans la chambre et m’ont bousculée. Le fond s’est refermé, et voilà que vous venez me délivrer...

Worm éclaira le fond de l’armoire avec sa Lettre. Vide.

– Je ne vous remercierai jamais assez, ajouta Maureen. Vraiment.

Worm pointa un doigt menaçant vers Alistair.

– Quelle grave erreur que de vous moquer ainsi de moi. Vous avez de la chance : cela restera entre nous.



Il jeta un dernier coup d'œil sur la cachette, et ajouta :

– Ne jouez plus à ça, McCooley. Ni vous, Maureen. Plus jamais. Je ne passerai pas l'éponge une seconde fois. Vous connaissez le prix à payer pour complicité de fuite.

Maureen allait répondre, Alistair l'en empêcha. Les hommes sortirent et Worm les suivit en silence. Au moment de franchir le seuil, sa canne siffla dans l'air et la pointe fit basculer la fiole en jade. Elle se brisa sur le sol.

– Vous êtes trop... sentimental, conclut Worm. C'est un peu votre problème. Ou plutôt *l'un* de vos problèmes.

Il tourna la tête vers Mrs Lumpini.

– À bientôt, comtesse.

– Pourquoi cette complaisance à l'égard de ce traître ? s'emporta la comtesse.

Alistair retourna dans la chambre, suivi de Maureen.

– Où est-il ?

Maureen entra dans l'armoire et sa Lettre fit apparaître le contour doré d'une seconde cloison, moins visible que le fond de l'armoire. Derrière, un escalier s'enfonçait dans l'obscurité.

– Loin, j'espère, répondit Maureen.

Alistair referma le passage secret puis le fond de l'armoire.

– On a berné Worm une fois, et c’est déjà de trop. Il nous le fera payer.

Ils rejoignirent Mrs Lumpini dans le séjour. Alistair ramassa avec précaution les débris de la fiole.

– C’était tout ce qui nous reliait encore à *lui*. Worm le savait, j’en suis certain.

Mrs Lumpini fouilla sous son kimono. Elle tint son pendentif entre deux doigts et l’approcha des mains d’Alistair.

– Non, dit-il. Que faites-vous ? Vous ne pouvez pas vous priver de...

– Vous aussi comptez me donner des ordres ? dit-elle en souriant. Je fais ce qui me plaît de l’énergie résiduelle de ma Lettre.

Un halo émeraude se forma autour des morceaux de jade et la fiole se reconstitua. Mrs Lumpini eut un étourdissement. Alistair l’aida à s’asseoir.

– Vous n’auriez pas dû, s’en voulut-il.

– Tout va bien, tout va bien. Ce n’est rien. Et puis notre avenir n’est-il pas dans cette fiole plutôt qu’en la vieille dame que je serai bientôt ? Je n’ai que faire de cette énergie. Mettez ça à l’abri et reprenez vite contact avec *lui*, conseilla-t-elle en effleurant le flacon iridescent.



## 4

Oublier le froid dans cette seconde peau en Néoprène noir.

Deviner le soleil à travers la fine couche de glace.

Souffler l'air entre les lèvres, tout doucement ; suivre du regard les bulles emprisonnées sous la glace qui s'enfuient et roulent derrière soi.

Et palmer dans un mouvement lent, régulier, comme si les palmes étaient plus qu'une extension du corps – comme si elles *étaient* le corps.

Il jeta un coup d'œil sur sa montre à travers le masque. Cela faisait vingt-neuf secondes qu'il nageait en apnée, en ligne droite depuis le trou qu'il avait aménagé dans la glace. Encore quinze, voire vingt autres secondes et il faudrait faire demi-tour.

Chaque jour, la couche de glace s'affinait au fur et à mesure que les heures ensoleillées repoussaient l'obscurité. Dans quelques semaines, la nuit quitterait l'Arctique pour six mois. À travers le filtre cristallin, le ciel était électrique et le soleil, plus large et éblouissant. Il

aurait voulu être un poisson et pouvoir longer toute la banquise, visage vers le ciel, pour admirer le monde à travers la glace. Laisser son cerveau s'engourdir et sa mémoire vagabonder ; les visages du passé apparaissaient alors dans la couche laiteuse teintée d'azur et le ramenaient au monde qu'il avait quitté.

La brûlure de ses poumons le rappela à l'ordre. Il pivota et s'apprêtait à nager dans l'autre sens lorsqu'une ombre à travers la glace attira son attention. Il s'en approcha et reconnut le contour flou d'un corps étendu à l'air libre, au-dessus de lui. Un peu plus loin s'étirait une autre tache sombre, plus grande, qu'il ne définissait pas. Sa vue se troubla, des scotomes envahirent son champ de vision : ses réserves en oxygène s'épuisaient et il flirtait dangereusement avec les limites de son organisme. S'il ne détestait pas cette sensation, il savait aussi s'arrêter à temps. Cette fois, le temps était dépassé, il en était conscient. Il préféra ignorer sa montre, lutta contre le besoin impérieux d'inspirer de l'air et palma plus vigoureusement. Le cercle d'un bleu plus soutenu apparut enfin, à une dizaine de mètres. Ses cuisses en feu se contractèrent douloureusement. Il tendit les bras, agrippa le rebord et d'une traction puissante, surgit de l'eau polaire. Il inspira goulûment et s'accroupit sur la glace juste le temps de recouvrer ses esprits. Il enleva son masque et mit des lunettes pour protéger ses yeux clairs du soleil et de la réverbération. Il put alors observer les deux masses sombres et immobiles à distance. Il identifia clairement, cette fois, un traîneau tiré par

quatre chiens. Et un peu plus proche, un amas de fourrures. Il enfila ses bottes en peau, s'enveloppa prestement dans une parka doublée et se mit à courir.

Il s'agenouilla près du corps inanimé, le retourna et dégagea le visage d'un homme aux traits caucasiens. Un faible halo de buée s'échappait d'entre ses lèvres craquelées. Oscar s'approcha du traîneau. Les huskies étaient épuisés ; deux d'entre eux semblaient à bout de forces, couchés sur le côté, les deux autres relevaient encore la tête. Il détacha les deux premiers, les caressa en murmurant quelques mots de réconfort et flatta les deux autres, qui se redressèrent courageusement. Il courut à ses affaires, ouvrit son sac, saisit sa gourde et quelques bouts de viande séchée et revint auprès de l'homme. Il lui imbiba avec prudence les lèvres d'un liquide fumant et très sucré et attendit qu'il revienne à lui. L'homme entrouvrit les yeux et tenta de prononcer quelques syllabes inaudibles.

– Gardez vos forces, lui conseilla son sauveur. On aura le temps de se parler plus tard.

La tête de l'homme retomba. Il le prit dans ses bras, l'allongea sur son propre traîneau auquel il attela les chiens encore vaillants tandis que les deux autres se relevaient, prêts à les suivre. Le convoi glissa sur la banquise silencieuse, traçant deux lignes sur le velours bleu et argent.

Il leur fallut plus d'une demi-heure pour apercevoir les premières fumées qui s'étiraient au-dessus du village

d'Ittoqqortoormiit. Il tourna la tête vers l'homme et s'inquiéta : ses traits figés et la lumière aveuglante sur sa peau pâle évoquaient plus une statue de glace qu'un être vivant. Le traîneau s'immobilisa devant une construction en bois, au centre du village. La porte s'ouvrit et un homme joufflu et grisonnant apparut dans l'encadrement.

– Viens m'aider à le porter, Nanuq.

– Qu'est-ce qui lui est arrivé ? répondit l'Inuit.

– Je l'ai trouvé au nord du village, sur la banquise. Nanuq fronça les sourcils, contrarié.

– Tu es allé plonger, lui reprocha-t-il. Pourtant Ahnah te l'a déconseillé, la glace est fragile, c'est dangereux.

– C'est pour ça que j'y suis allé en traîneau plutôt qu'en voiture, répondit le jeune homme pour couper court à la discussion. Et puis je suis vivant. Allez, prends-le par les épaules.

Ils transportèrent l'inconnu dans la pièce centrale, près du poêle. Le jeune homme se débarrassa de son manteau et de sa chapka et déboutonna le haut de sa chemise. Il en sortit un pendentif, un M enchâssé dans un cercle d'or. Nanuq arrêta son geste.

– Ce n'est pas prudent non plus, tu le sais. Décidément, soupira-t-il, tu es fâché avec les règles, aujourd'hui...

– Il y a des jours avec, et des jours sans, répondit le jeune homme avec un sourire. C'est déjà une prouesse pour moi, tu sais bien.

– Alors disons que c’est la fin du jour sans, et laisse-moi le temps de trouver Ahnah. Tu restes ici, promis ?

Ils se tournèrent tous deux vers le malade. Près de la source de chaleur, il reprenait des couleurs.

– Quand je dis « ici », je veux dire dans cette pièce, précisa Nanuq, mais aussi à *l’extérieur* de ce corps.

Le jeune homme posa le pendentif sur le sol et l’éloigna en le faisant glisser. Il posa sa main sur son cœur.

– Promis : pas la moindre petite intrusion.

Nanuq l’observa, dubitatif, et s’échappa. La porte claqua et l’inconnu entrouvrit les yeux. Il voulut lever la main, mais elle retomba mollement sur la couverture en peau. Son regard trouble tenta de se fixer sur le visage qui lui faisait face : des yeux bleus, une peau basanée par le soleil éblouissant du pôle, une mâchoire carrée, des cheveux longs retenus par un lacet de cuir et une barbe courte dont les reflets roux étaient ravivés par le feu tout proche. Ses lèvres remuèrent, et quelques mots montèrent enfin de sa gorge, comme si tout son corps se libérait d’un poids terrible.

– Os... Oscar... Pill.

Putyuk sortit de la pièce et referma la porte avec douceur.

– Il va s’en remettre, dit-elle.

Ahnah sourit, confiante. Putyuk et elle se connaissaient depuis de nombreuses années – bien avant qu’Ahnah prenne la tête du village. Putyuk était partie

au Canada, dans les Territoires du Nord-Ouest, pour étudier la médecine, puis elle était revenue s'installer à Ittoqqortoormiit, berceau de sa famille, et n'en était plus repartie. Elle mêlait habilement coutumes ancestrales et médecine traditionnelle, et accomplissait de véritables miracles. L'homme vivrait, c'était certain.

– Je peux lui parler ? demanda Oscar.

– Laisse-le d'abord se reposer, lui suggéra Putyuk. Il en a besoin.

Oscar se tourna vers Ahnah.

– Il m'a reconnu, dit-il.

– Il te cherchait, précisa Putyuk. Il a traversé l'Amérique du Nord, rejoint Nuuk par bateau puis il a loué un traîneau pour traverser l'île jusqu'ici. Seul.

– Pour me retrouver ? Il faut que je lui parle, insista Oscar en ouvrant la porte.

Ahnah le retint.

– Moi aussi, je dois te parler. Tu iras le voir après.

Putyuk partie, Ahnah le fit asseoir. Elle s'installa sur une chaise face à lui, très droite. Ses tresses noires striées de fils argentés encadraient son visage large et finement ridé. Les années passaient, elle avait vu l'Ordre des Médecins s'épanouir, terrasser son ennemi grâce au courage d'un homme, Vitali Pill, puis elle avait assisté à l'assoupissement aveugle de ce même Ordre et enfin sa ruine. Fallait-il vivre en guerre pour rester vigilant et fort ? C'était hélas une triste réalité, et son peuple en était la preuve : la survie au Groenland, surtout dans le nord où le village était un des



rare lieux colonisés par l'humain, tenait du combat de chaque jour, de chaque instant. Les Inuits qui n'avaient pas su affronter les rigueurs impitoyables de l'Arctique étaient morts ou déracinés. Mais depuis l'avènement du sinistre Prince Noir, le reste du monde ne connaissait pas meilleur sort.

Oscar rompit le silence.

– Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

Ahnah l'observa. Ce jeune homme avait réussi à survivre à tous les obstacles sur le long chemin qui l'avait mené jusqu'au village. Comme les hommes et les femmes inuits, il semblait fait d'un matériau indestructible. Ou était-ce grâce à la lueur de vaillance qui brillait dans ses yeux ? Une lueur inquiétante, parfois : celle du combat. Ce garçon ne vivait que pour le combat à venir.

– Tu as des nouvelles de ma famille ? s'inquiéta Oscar.

– Oui. Elles vont bien toutes les deux.

– Alors je t'écoute.

– Je dois te dire qu'il est temps pour toi de partir.

Oscar la dévisagea, surpris. Il se tourna vers la porte de la chambre où se reposait l'inconnu.

– Ça a un rapport avec lui ?

– Oui et non, répondit Ahnah. Disons qu'il est une sorte de signal. Si ce signal était arrivé à un autre moment, je ne t'aurais pas parlé ainsi. Mais *c'est* le moment. Pour toi et pour les autres.

Oscar s'approcha du foyer brûlant. Il ferma les yeux, serra les poings. Partir, enfin. Il aimait ces gens et même cette terre violente et sans concessions. Il serait éternellement redevable à Ahnah et à son village de l'avoir accueilli, mais il était venu ici comme on se réfugie en pleine tempête. Et à ce titre, il avait dû mettre ses projets de côté. « C'est le moment », venait-elle de lui dire. Il attendait ces mots depuis longtemps.

– Toutes les fois où j'ai voulu partir, tu m'as retenu.

– Et cette fois, c'est moi qui te pousse à t'en aller.

Ahnah le fixait de son regard intense – et impénétrable, comme toujours. Il craignit de manifester sa joie et son soulagement de manière trop évidente, et qu'elle en soit blessée. Il n'en était rien : elle lui sourit.

– Explique-moi, dit-il.

Elle fouilla dans une poche cousue à l'intérieur de sa veste et posa une enveloppe sur la table. Elle la fit glisser vers lui et se leva.

– Lis, ordonna-t-elle. Et tu décideras du moment.

Elle traversa la pièce. Sur le seuil de la petite baraque, elle se retourna dans le rectangle éblouissant de l'encadrement.

– Tu as appris tout ce que tu pouvais apprendre ici – même le plus difficile pour toi : la patience. Tu as le droit d'être heureux à l'idée de partir.

Elle sortit, referma la porte et plongea à nouveau la pièce dans la lueur dorée du feu. Oscar s'empara de l'enveloppe. Elle était scellée. Il la retourna et lut les cinq lettres de son prénom tracées d'une main ferme

et d'une écriture régulière, serrée. Son cœur se serra tout autant.

Il remit son manteau et sortit.

Il contourna la maison et marcha dans la neige fraîche. Il s'éloigna du village et progressa jusqu'au bord d'une falaise, les doigts crispés sur la lettre encore fermée. En contrebas, les eaux polaires, lisses et sombres, prenaient des reflets bleu métallique. Des morceaux de glace dérivait lentement, ballet immuable de la banquise – comme si tout, ici, était suffisamment loin du reste du monde pour ne pas en subir les répercussions. Son cœur battait fort dans sa poitrine, il n'avait pas froid malgré le souffle tranchant du vent qui courait sur le glacier.

Il s'approcha d'un monticule qu'il avait façonné à son arrivée et en déblaya le sommet. Une petite cloche en verre apparut, fichée dans la terre gelée, fissurée par endroits.

Une terrible scène sortit alors par effraction de l'oubli et se déroula comme un film sur l'écran immaculé de la neige. Régulièrement, elle quittait un recoin de sa mémoire et venait s'imposer à lui. Et il se battait avec rage contre elle. Pourtant, avec le temps il avait appris à ne pas refouler les souvenirs et même à les observer avec une certaine distance. Sauf lorsqu'il s'agissait du drame de Cumides Circle. Et quand les images forçaient le barrage, quand les cris s'amplifiaient dans sa tête, il luttait, incapable de se résigner. Accepter ces images,

c'était accepter une fatalité, un destin immuable. Et à cela, il ne se résignerait jamais. *Jamais*.

Mais aujourd'hui, c'était différent. Il accepta ce souvenir comme on regarde l'ennemi droit dans les yeux pour lui dire : « Je t'ai laissé un répit de deux ans, mais maintenant, je vais me battre. Je vais me *venger*. »

Il décacheta enfin la lettre.